

Le cœur un peu serré

À la mémoire de Laurent

Je sors de l'hôpital et retrouve le soleil rayonnant du printemps. Le fond de l'air est encore froid. « En avril, ne te découvre pas d'un fil », nous disait souvent notre grand-mère quand nous étions gamins. Son adage est de circonstance depuis aujourd'hui même. Pourtant, je ne pense pas que ce soit la météo qui me donne froid.

J'avance un pas après l'autre, sans vraiment me rendre compte si oui ou non mes pieds touchent le sol. Je me retrouve face à l'automate pour payer mon ticket de parking. Heureusement, je suis déjà venue ici, je connais le système. Sans cela, je serais incapable de décoder les étapes à suivre ; mais j'arrive à les exécuter dans l'ordre. En tous les cas, la machine me rend mon ticket.

Je prends l'escalier pour rejoindre le deuxième étage du parking. C'est un autre escalier que celui que j'ai emprunté en arrivant. Du coup, j'arrive difficilement à m'orienter. J'ai une chance : il me suffit de repérer la seule vieille caisse couleur moutarde stationnée ici. Par hasard, j'ai débarqué à deux pas de ma voiture. Je l'ouvre (péniblement) et m'installe au volant. Je mets ma ceinture de sécurité et démarre.

Je dois avoir laissé la radio allumée en arrivant, car immédiatement un speaker déblatère tout un laïus qui ne m'intéresse pas. « Mais ferme-la », je lui hurle. Il m'a écoutée : il lance la musique.

En regardant le mur de la prison d'en face¹

J'ai froid, encore plus froid qu'il y a quelques minutes, lorsque j'étais encore baignée du soleil d'avril. C'est à peu près ce sentiment-là que j'avais en regardant son corps se mourir : la sensation d'être face à un mur de prison. Un mur aveugle derrière lequel une vie s'est écoulée, que je ne suis jamais arrivée à cerner.

L'hiver on voit les gens dans les maisons d'en face

Il me donnait parfois cette impression : qu'il observait les gens mener leurs vies, sans vraiment mener la sienne. Comme s'il était victime de son destin. Comme si lui seul n'avait pas été convié à l'événement folichon où tous les autres s'amusaient. Il parlait de toutes les chances qu'il n'avait pas eues. Il souffrait de ses échecs. Il considérait tant de choses comme des erreurs qui lui étaient arrivées.

Quand l'école a fermé, combien ont dû penser Au jour de la rentrée des classes

Je pense que c'est déjà à l'école que tout a foiré pour lui. Il faisait les quatre cents coups, se faisait renvoyer, entrait dans une nouvelle école pour quelques mois, parfois une ou deux années, pour se refaire jeter. Il avait toujours une part de responsabilité, c'est sûr. Mais tous les torts n'étaient pas de son côté.

1 Les phrases en italiques sont tirées de la chanson d'Yves Duteil – Les murs de la prison d'en face

*Les grillages ouvragés d'un parc abandonné
Où les arbres emmêlés s'enlacent*

L'image que je voulais voir de lui et celle qu'il donnait, étaient aussi étrangères l'une de l'autre que le grillage ouvragé d'un parc abandonné et le mur d'une prison. Toute la gentillesse que je lui connaissais, tout l'humour, la serviabilité... tant de traits de sa personne étaient pour moi de superbes arbres emmêlés... qui s'enlaçaient... Mais il avait dans sa prison un compagnon d'infortune. Tenace. Exigeant. Dominateur. Je ne suis jamais arrivée à percer le mur pour finalement débusquer ce compagnon, que je détestais.

*Le cœur un peu serré d'être du bon côté
Du côté des autos, je passe*

L'on n'aide jamais autrui en s'engouffrant à pieds joints dans le même merdier. Ça, je le sais. Mais il n'est pas facile non plus d'être « du bon côté ».

Et du toit des maisons qui ferment l'horizon

La vie des autres, loin de lui donner un horizon, le lui fermait.

Un morceau de la tour dépasse

« Mais où est-ce que t'as appris à conduire, connard ! Les flics feraient mieux de te retirer ton permis ! Chauffard va ! »

La queue de poisson que la BM vient de me faire, me sort de ma mélancolie. Le speaker a décidé de remettre ça et je n'ai toujours aucune envie de l'écouter. Je coupe la radio. Lorsque je mets ma main droite sur le volant, je constate que j'avance à 90 km/heure sur la bande du milieu.

« Excusez-moi, monsieur à la BM, j'ai moi aussi horreur des chauffeurs qui bivouaquent sur la deuxième. J'ai la tête ailleurs. »

Je reprends la bande de droite. Un grand panneau bleu m'indique que j'en ai pour 52 kilomètres avant la sortie qui me ramène chez moi. Une demi-heure, environ. Même si je reste à 90 km/heure, ce qui me semble le plus sage.

« Concentre-toi, tu roules ! »

Je ne me sens pas prête à lui dire adieu. Il y a trop de vie qu'il n'a pas vécue.

« Soyons sérieux, mon vieux, on ne tire pas sa révérence à quarante piges, à peine ! Je suis de dix ans ton aînée, dans l'ordre des choses, tu devais m'enterrer. Pas le contraire. »

Une vague de douleur se rassemble autour de mon estomac, remonte le long de mon sternum, me noue la gorge. Et voilà. Je pleure. Je ferais mieux de descendre à la station service. Quatre kilomètres de courage, ma grande. Essaie de ravalier.

Je descends de ma voiture en me demandant comment j'ai fait pour rejoindre cette place de stationnement, qui plus est, juste en face du restoroute. J'ai besoin d'un remontant avant de

reprendre la route. Je rejoins une famille nombreuses qui fait la queue pour se choisir un menu. Les enfants s'amuse comme des rois. Je me laisse aller à suivre leur jeu.

« Je pars en vacances et je mets dans ma valise : une chaussette verte, un vilain chapeau, une sandale neuve, et... et un maillot de bain tout rose. »

Une autre enfant enchaîne :

« Je pars en vacances et je mets dans ma valise : une chaussette verte, un vilain chapeau, une sandale neuve, un maillot de bain tout rose, et... et... et... »

« Mais vas-y, ajoute quelque chose quoi ! »

Le plus grand de la compagnie s'impatiente. Sa petite sœur n'est pas aussi rapide que les autres. Je les laisse à leur jeu et fixe les plats proposés sur l'ardoise du resto. La vague de douleur se manifeste à nouveau. Je me limiterai à un coca, ce sera plus sage.

Une dizaine de minutes plus tard, je m'installe à une table à la terrasse vétuste de la station service. La famille nombreuse est restée à l'intérieur. J'ai besoin de calme. Je me demande ce qui a finalement rejoint le maillot de bain tout rose. Mes idées partent dans tous les sens. J'essaie de les rassembler, de retrouver un semblant de sérénité. Il me reste une trentaine de kilomètres avant d'être chez moi.

« Qu'est-ce que tu en avais, du bordel, dans ta valise, mon grand ! »

Je lui parle intérieurement. À l'imparfait, ce qui est en même temps prématuré et le temps qui lui fait véritablement honneur.

« Nous sommes tous imparfaits, mais tu ne le voyais pas comme ça. Pour toi, toutes les vies étaient parfaites sauf la tienne. Ce qui te donnait coup sur coup l'excuse rêvée de retrouver ton copain d'infortune. Tenace. Exigeant. Dominateur. Boire pour oublier que tu vivais, que tu ne vivais pas assez ? Dormir pour oublier que tu buvais ? »

« Je peux me joindre à vous ? »

Je pense : « Non ! ». Je dis : « Bien sûr ! ».

C'est fatigant d'être bien élevée, parfois. Je n'ai aucune raison de refuser à ce monsieur une place à la table où je suis plongée dans mes pensées, face à mon coca à moitié tiède. Enfin si, quelque part, j'en aurais une bonne, de raison : j'ai besoin d'être seule. Mais cela ne se dit pas et puis il faut d'abord penser aux autres. Ce monsieur, lui, a visiblement envie de compagnie. « Il est mal tombé », me dis-je.

« Je vous sers un verre ? », fait-il en brandissant la bouteille de vin qu'il s'est achetée.

Je rectifie : tout compte fait, c'est moi qui suis mal tombée. Je lui fais non de la tête. Il passe outre, ou ne l'a pas remarqué. Allez donc savoir. Il lève son verre et lance un « tchin » qui m'agace. Je l'imites, dans l'espoir de m'être débarrassée une fois pour toute de cet inconnu qui me distrait de mon manège intérieur.

« Belle journée, n'est-ce pas ? »

Alors, là, non mon vieux, ce n'est pas une belle journée.

« Pas pour moi. »

Mon ton est plus dur que je ne l'aurais voulu. Je veux rester polie, mais il y a des limites.

« Raconte, ça soulage de vider son sac. »

Mais je n'en crois pas mes oreilles ! Il me tutoie, maintenant ! Quel mufle !

« Pas pour moi. »

Je sens que je deviens désagréable. J'hésite un instant en pensant que je ferais mieux de vider mon coca et de remonter dans ma voiture, mais ce serait vraiment très impoli. Je décide de finir le ballon de rouge qu'il m'a servi, je partirai tout de suite après.

« T'as une tête d'enterrement, tu sais. »

Il est galant, mon compagnon de table que je ne connais pas. Mince alors, il faut vraiment que ça tombe sur moi. Aujourd'hui, qui plus est.

« Je n'en reviens pas, d'un enterrement, j'y vais, ». Réponse cinglante. Je pense : « Et toc, tu vas changer de ton maintenant, mon petit bonhomme ! »

« Moi non plus, je ne suis jamais pressé d'aller à un enterrement. Je ferais comme toi : petit break dans un restoroute. Enfin, presque comme toi. Je l'arroserais de vin, pas de coca. C'est pas une boisson, ça, c'est un médicament. »

Il est gonflé, ce type. Incroyable, du jamais vu ! Comment vais-je diable faire pour rester polie et le remettre quelque peu à sa place ?

« À chacun son remède, non ? »

« On ne dirait pas que ça te remonte le moral, ton breuvage sucré. »

« Parce que le vin te le remonte, le moral ? » Et paf ! Envoyé. Je l'observe pendant qu'il digère ma réplique. Elle ne semble pas le désarçonner outre mesure. Je râle. « Et puis, si t'as l'intention de reprendre le volant, c'est la pire des choses à faire. Les buveurs ont des anges-gardiens qui travaillent dur, mais un jour ou l'autre, il sera en vacances, ton ange-gardien. Et tu te retrouveras dans le décor, sur un lit d'hôpital, puis cloué à un fauteuil à roulettes pour le restant de tes jours ! ».

Je me suis enfin mise à hurler. Il ne semble pas s'en émouvoir.

« Tu dis vrai, mon ange-gardien fait des heures sup quand je conduis. Pour tout le reste, faut dire qu'il ne se foule pas. Alors le compte est bon, tu ne crois pas ? »

Je ne sais plus quoi dire.

« T'inquiète, un jour je l'aurai, cet accident. Un jour je n'aurai plus mes jambes pour me faire foncer droit dans le mur. »

« Ce n'est pas le fauteuil à roulettes qui t'en empêchera, malheureusement. »

« Y'a du vrai dans ce que tu dis. »

Il remplit mon verre et le sien. Je me demande quand j'ai vidé le mien. Je le laisse faire. Cette rencontre est à tel point insolite... *Quand le mystère est trop impressionnant, on n'ose pas désobéir.* Voilà que l'aviateur parle dans ma tête. Personne ne me demande de dessiner un mouton. Mais le mystère...

« Et oui, on fait parfois des rencontres insolites dans la vie. Tu vois, avant de te voir assise là, je pensais que je passerais ce bout de soirée tout seul, comme d'hab. Et puis j'ai vu la tête que tu faisais, et je me suis dit, faut que j'aïlle lui remonter le moral, ça a pas l'air d'aller, là. Et voilà, nous bavardons gentiment, dans un endroit dégueulasse, où il y a un vacarme de tous les diables. C'est chouette, non ? »

« Drôlement chouette, » lui dis-je, d'un ton hargneux.

« Alors comme ça, il l'a eu lui, son accident ? »

Je ne sais pas si c'est la question, la situation, la tête de l'inconnu ou le vin, mais quelque chose me met les larmes aux yeux.

« Oui. Et on peut dire qu'il l'a bien fait : le dos cassé. »

« Comme quoi, même lui ne pouvait pas tout rater dans sa vie. »

Nous partageons un bref moment d'humour noir geai.

« Tu lui en veux ? »

Tiens, la question me réveille légèrement de la rêverie arrosée de vin dans laquelle je somrais.

« Non. »

« T'es sûre ? Sûre de sûre ? »

Il m'emmerde à gratter si loin le cuir de mon cœur. Il risque de toucher la chair à vif, s'il n'arrête pas.

« Changeons de sujet, veux-tu ? »

« Ça me paraît la pire idée de la soirée. »

« Ah ? »

Je suis tellement soufflée par sa réaction, que je ne trouve rien d'autre à émettre qu'un son, qui ressemble à une question.

« Ben oui, tu vois, si tu refuses de te poser cette question, c'est que c'est la bonne. Alors voilà, il est donc évident que tu lui en veux. De quoi, précisément ? »

« Je... »

« Laisse-moi deviner : il ne mène pas la vie que tu veux lui imposer. »

« Tu peux conjuguer à l'imparfait. »

« Ah, l'imparfait ! Quel temps génial ! Franchement, s'il n'avait pas existé, je crois que je l'aurais inventé. Alors, cet imparfait : c'est donc à son enterrement que tu vas ? »

« Bientôt. »

« Tu lui as dit au revoir ? »

« Oui. »

Et là, pour une raison que je ne m'explique toujours pas, là je me mets à pleurer. Comme une gamine.

« Je ne veux pas lui dire au revoir. »

« Il partira, même si tu ne lui dis pas au revoir. C'est toi qui restera avec le vide du non-dit. D'abord, tu pars en vacances et tu mets de tout dans ta valise. Vous avez joué à ce jeu, toi et tes frères, comme des petits fous. Le jeu à changé. Il ne part pas en vacances, il rentre chez lui. Il ne mets plus des fringues dans sa valise, il doit tout lâcher. Il n'a pas eu le temps d'apprendre ce jeu-là. Toi oui. Dis-lui au revoir, ça l'aidera. »

Ce bonhomme devient de plus en plus agaçant. Il remplit une troisième fois nos verres, je ne résiste pas. Il a aussi un côté doux et compréhensif. Nous buvons en silence le troisième verre de vin. Je me dis : « S'il n'existait pas, je crois que je l'inventerais. L'imparfait. »

Le brouhaha de la station service et de l'autoroute en arrière-fond semble avoir disparu. Il n'y a plus que nous deux, nos verres vides, la bouteille dans laquelle il reste un fond de vin.

« Faut le boire jusqu'à la lie, » m'enjoint-il en me la tendant.

Je la vide goulûment. La douleur autour de mon estomac se manifeste à nouveau. L'inconnu me lance une dernière phrase :

« Vas-y, sœurlette, il est temps de venir me dire au revoir. Mais nous nous reverrons... »

Je rejoins ma voiture et j'hésite : continuer la route pour rentrer chez moi, ou faire demi-tour, retourner à l'hôpital et lui faire mes adieux ?

Une main me secoue brusquement l'épaule. Je me retourne effrayée. Mais il n'y a personne dans la voiture. Une voix me parle dans un murmure insistant :

« Sœurlette, sœurlette... réveille-toi. Le médecin vient de nous dire que c'est la fin. »

Le haut-parleur du petit salon où le personnel infirmier nous a installés, envoie dans un doux murmure : *le cœur un peu serré d'être du bon côté...*